



William Shakespeare

ROMÉO ET JULIETTE

Tragédie en cinq actes en vers et en prose (1595)

Traduction de François-Victor Hugo





William Shakespeare
ROMÉO ET JULIETTE

Tragédie en cinq actes en vers et en prose (1595) Traduction de François-Victor Hugo

Table des matières

Personnages	4
PROLOGUE.....	6
ACTE PREMIER	7
SCÈNE PREMIÈRE	8
SCÈNE II	18
SCÈNE III.....	22
SCÈNE IV	26
SCÈNE V.....	30
ACTE II.....	37

PROLOGUE.....	38
SCÈNE PREMIÈRE	39
SCÈNE II	41
SCÈNE III.....	48
SCÈNE IV	52
SCÈNE V.....	61
SCÈNE VI	64
ACTE III	66
SCÈNE PREMIÈRE	67
SCÈNE II	75
SCÈNE III.....	80
SCÈNE IV	86
SCÈNE V.....	88
ACTE IV.....	97
SCÈNE PREMIÈRE	98
SCÈNE II	103
SCÈNE III.....	106
SCÈNE IV	108
SCÈNE V.....	110
ACTE V	116
SCÈNE PREMIÈRE	117
SCÈNE II	120
SCÈNE III.....	122
À propos de cette édition électronique	133

- 3 -

Personnages

Juliette : Fille de Capulet

Roméo : Fils de Montague

Montague et Capulet : Chefs des deux maisons ennemies

Lady Montague : Femme de Montague

Lady Capulet : Femme de Capulet

La nourrice : Nourrice de Juliette

Mercutio : Parent du Prince et ami de Roméo

Benvolio : Neveu de Montague et ami de Roméo

Tybalt : Neveu de Lady Capulet

Frère Laurence : Moine franciscain

Samson et Grégoire : Valets de Capulet

Balthazar : Page de Roméo

Abraham : Valet de Montague

Pierre : valet de la nourrice

Pâris : Jeune seigneur

Escalus : Prince de Vérone

- 4 -

Un vieillard : Oncle de Capulet

Frère Jean : Religieux franciscain

L'apothicaire

- 5 -

PROLOGUE

Le Chœur

Deux familles, égales en noblesse,
Dans la belle Vérone, où nous plaçons notre scène, Sont entraînées par d'anciennes
rancunes à des rixes nouvelles
Où le sang des citoyens souille les mains des citoyens.

Des entrailles prédestinées de ces deux ennemies A pris naissance, sous des étoiles
contraires, un couple d'amoureux
Dont la ruine néfaste et lamentable
Doit ensevelir dans leur tombe l'animosité de leurs parents.

Les terribles péripéties de leur fatal amour
Et les effets de la rage obstinée de ces familles, Que peut seule apaiser la mort de leurs
enfants, Vont en deux heures être exposés sur notre scène.

Si vous daignez nous écouter patiemment,
Notre zèle s'efforcera de corriger notre insuffisance.

- 6 -

ACTE PREMIER

- 7 -

SCÈNE PREMIÈRE

Vérone. – Une place publique.

Entrent Samson et Grégoire, armés d'épées et de boucliers.

Samson. – Grégoire, sur ma parole, nous ne supporterons pas leurs brocards.

Grégoire. – Non, nous ne sommes pas gens à porter le bro-cart.

Samson. – Je veux dire que, s'ils nous mettent en colère, nous allongeons le couteau.

Grégoire. – Oui, mais prends garde qu'on ne t'allonge le cou tôt ou tard.

Samson. – Je frappe vite quand on m'émeut.

Grégoire. – Mais tu es lent à t'émouvoir.

Samson. – Un chien de la maison de Montague m'émeut.

Grégoire. – Qui est ému, remue ; qui est vaillant, tient ferme ; conséquemment, si tu es ému, tu lâches pied.

Samson. – Quand un chien de cette maison-là m'émeut, je tiens ferme. Je suis décidé à prendre le haut du pavé sur tous les Montagues, hommes ou femmes.

Grégoire. – Cela prouve que tu n'es qu'un faible drôle ; les faibles s'appuient toujours au mur.

– 8 –

Samson. – C'est vrai ; et voilà pourquoi les femmes étant les vases les plus faibles, sont toujours adossées au mur ; aussi, quand j'aurai affaire aux Montagues, je repousserai les hommes du mur et j'y adosserai les femmes.

Grégoire. – La querelle ne regarde que nos maîtres et nous, leurs hommes.

Samson. – N'importe ! je veux agir en tyran. Quand je me serai battu avec les hommes, je serai cruel avec les femmes. Il n'y aura plus de vierges !

Grégoire. – Tu feras donc sauter toutes leurs têtes ?

Samson. – Ou tous leurs pucelages. Comprends la chose comme tu voudras.

Grégoire. – Celles-là comprendront la chose, qui la sentiront.

Samson. – Je la leur ferai sentir tant que je pourrai tenir ferme, et l'on sait que je suis un joli morceau de chair.

Grégoire. – Il est fort heureux que tu ne sois pas poisson ; tu aurais fait un pauvre merlan. Tire ton instrument ; en voici deux de la maison de Montague. (*Ils dégainent.*) *Entrent Abraham et Balthazar*

Samson. – Voici mon épée nue ; cherche-leur querelle ; je serai derrière toi.

Grégoire. – Oui, tu te tiendras derrière pour mieux déguer-pir.

Samson. – Ne crains rien de moi.

Grégoire. – De toi ? Non, Morbleu.

– 9 –

Samson. – Mettons la loi de notre côté et laissons-les commencer.

Grégoire. – Je vais froncer le sourcil en passant près d'eux, et qu'ils le prennent comme ils le voudront.

Samson. – C'est-à-dire Comme ils n'oseront. Je vais mordre mon pouce en les regardant, et ce sera une disgrâce pour eux, s'ils le supportent.

Abraham, à Samson. – Est-ce à notre intention que vous mordez votre pouce, monsieur ?

Samson. – Je mords mon pouce, monsieur.

Abraham. – Est-ce à notre intention que vous mordez votre pouce, monsieur ?

Samson, bas à Grégoire. – La loi est-elle de notre côté, si je dis oui ?

Grégoire, bas à Samson. – Non.

Samson, haut à Abraham. – Non, monsieur ce n'est pas à votre intention que je mords mon pouce, monsieur ; mais je mords mon pouce, monsieur.

Grégoire, à Abraham. – Cherchez-vous une querelle, monsieur ?

Abraham. – Une querelle, monsieur ? Non, monsieur !

Samson. – Si vous en cherchez une, monsieur, je suis votre homme. Je sers un maître aussi bon que le vôtre.

Abraham. – Mais pas meilleur.

– 10 –

Samson. – Soit, monsieur.

Entre, au fond du théâtre, Benvolio ; puis, à distance, derrière lui, Tybalt.

Grégoire, à *Samson*. – Dis meilleur ! Voici un parent de notre maître.

Samson, à *Abraham*. – Si fait, monsieur, meilleur !

Abraham. – Vous en avez menti.

Samson. – Dégagez, si vous êtes hommes ! (*Tous se mettent en garde.*) Grégoire, souviens-toi de ta maîtresse botte !

Benvolio, *s'avançant la rapière au poing*. – Séparez-vous, imbéciles ! rengainez vos épées ; vous ne savez pas ce que vous faites. (*Il rabat les armes des valets.*)

Tybalt, *s'élançant, l'épée nue, derrière Benvolio*. – Quoi !

l'épée à la main, parmi ces marauds sans cœur ! Tourne-toi, Benvolio, et fais face à ta mort.

Benvolio, à *Tybalt*. – Je ne veux ici que maintenir la paix ; rengaine ton épée, ou emploie-la, comme moi, à séparer ces hommes.

Tybalt. – Quoi, l'épée à la main, tu parles de paix ! Ce mot, je le hais, comme je hais l'enfer, tous les Montagues et toi. À toi, lâche !

Tous se battent. D'autres partisans des deux maisons arrivent et se joignent à la mêlée.

Alors arrivent des citoyens armés de bâtons.

Premier Citoyen. – À l'œuvre les bâtons, les piques, les partisanes ! Frappez ! Écrasez-les !
À bas les Montagues ! À bas les Capulets !

– 11 –

Entrent Capulet, en robe de chambre, et lady Capulet.

Capulet. – Quel est ce bruit ?... Holà ! qu'on me donne ma grande épée.

Lady Capulet. – Non ! une béquille ! une béquille !... Pourquoi demander une épée ?

Capulet. – Mon épée, dis-je ! le vieux Montague arrive et brandit sa rapière en me narguant !

Entrent Montague, l'épée à la main, et lady Montague.

Montague. – À toi, misérable Capulet !... Ne me retenez pas ! lâchez-moi.

Lady Montague, *le retenant*. – Tu ne feras pas un seul pas vers ton ennemi.

Entre le Prince Escalus, avec sa suite.

Le Prince. – Sujets rebelles, ennemis de la paix ! profana-teurs qui souillez cet acier par un fratricide !... Est-ce qu'on ne m'entend pas ?... Holà ! vous tous, hommes ou brutes, qui

éteignez la flamme de votre rage pernicieuse dans les flots de pourpre échappés de vos veines, sous peine de torture, obéissez ! Que vos mains sanglantes jettent à terre ces épées trempées dans le crime, et écoutez la sentence de votre Prince irrité ! (*Tous les combattants s'arrêtent.*) Trois querelles civiles, nées d'une parole en l'air, ont déjà troublé le repos de nos rues, par ta faute, vieux Capulet, et par la tienne, Montague ; trois fois les anciens de Vérone, dé-

puillant le vêtement grave qui leur sied, ont dû saisir de leurs vieilles mains leurs vieilles partisanes, gangrenées par la rouille, pour séparer vos haines gangrenées. Si jamais vous troublez encore nos rues, votre vie payera le dommage fait à la paix. Pour cette fois, que tous se retirent. Vous, Capulet, venez avec moi ; et vous, Montague, vous vous rendrez cette après-midi, pour

- 12 -

connaître notre décision ultérieure sur cette affaire, au vieux château de Villafranca, siège ordinaire de notre justice.

Encore une fois, sous peine de mort, que tous se séparent !

Tous sortent, excepté Montague, lady Montague et Benvolio.

Montague. – Qui donc a réveillé cette ancienne querelle ?

Parlez, neveu, étiez-vous là quand les choses ont commencé ?

Benvolio. – Les gens de votre adversaire et les vôtres se battaient ici à outrance quand je suis arrivé ; j'ai dégainé pour les séparer ; à l'instant même est survenu le fougueux Tybalt, l'épée haute, vociférant ses défis à mon oreille, en même temps qu'il agitait sa lame autour de sa tête et pourfendait l'air qui narguait son impuissance par un sifflement. Tandis que nous échangeons les coups et les estocades, sont arrivés des deux côtés de nouveaux partisans qui ont combattu jusqu'à ce que le Prince soit venu les séparer

Lady Montague. – Oh ! où est donc Roméo ? l'avez-vous vu aujourd'hui ? Je suis bien aise qu'il n'ait pas été dans cette ba-garre.

Benvolio. – Madame, une heure avant que le soleil sacré percât la vitre d'or de l'Orient, mon esprit agité m'a entraîné à sortir ; tout en marchant dans le bois de sycomores qui s'étend à l'ouest de la ville, j'ai vu votre fils qui s'y promenait déjà ; je me suis dirigé vers lui, mais, à mon aspect, il s'est dérobé dans les profondeurs du bois. Pour moi, jugeant de ses émotions par les miennes, qui ne sont jamais aussi absorbantes que quand elles sont solitaires, j'ai suivi ma fantaisie sans poursuivre la sienne, et j'ai évité volontiers qui me fuyait si volontiers.

Montague. – Voilà bien des matinées qu'on l'a vu là augmenter de ses larmes la fraîche rosée du matin et à force de soupirs ajouter des nuages aux nuages. Mais, aussitôt que le vivifiant soleil commence, dans le plus lointain Orient, à tirer les rideaux

- 13 -